Charles Illouz, *De chair et de pierre. Essai de mythologie kanak (Maré, îles Loyauté)*

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2000, 190 p.,
append., index, bibl.

Dominique Bretteville

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12751>

DOI : 10.4000/lhomme.12751

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 21 juin 2002

Pagination : 305-307

ISBN : 2-7132-1771-7

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Dominique Bretteville, « Charles Illouz, *De chair et de pierre. Essai de mythologie kanak (Maré, îles Loyauté)* », *L'Homme* [En ligne], 163 | juillet-sptembre 2002, mis en ligne le 10 juillet 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/12751> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.12751>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Charles Illouz, *De chair et de pierre. Essai de mythologie kanak* (Maré, îles Loyauté)

Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2000, 190 p., append., index, bibl.

Dominique Bretteville

- 1 L'ANALYSE des systèmes de transformation des mythologies a conduit Claude Lévi-Strauss à privilégier la comparaison de multiples aires culturelles et linguistiques au détriment du niveau vernaculaire. Charles Illouz, tout en affirmant sa dette envers l'auteur des *Mythologiques* pour la « perspective d'intelligibilité des mythes de Maré » (p. 28), inscrit son travail à ce niveau-là afin « d'élucider le discours tapi dans l'opacité de la fiction » (p. 30). Sur la Nouvelle-Calédonie, rares sont les études des sociétés kanak qui ne prennent pas en compte la richesse des mythes locaux. S'ils fascinent et inspirent des interprétations diverses, ces mythes sont indissociables de la place qu'ils occupent et du rôle qu'ils jouent dans les sociétés où ils sont recueillis. L'ouvrage de Charles Illouz aborde résolument cette problématique et son analyse des mythes de l'île de Maré fait partager le regard que les Maréens portent sur leur propre langue, partant sur leurs récits et sur les règles sociales et les institutions qu'ils se sont données. Par delà la seule Mélanésie, ce travail fait voir tout l'intérêt d'une étude de la société entreprise à partir des termes utilisés par ses membres.
- 2 Outre l'inspiration lévi-straussienne, l'orientation théorique de l'ouvrage se démarque des travaux d'Alban Bensa sur la Nouvelle-Calédonie¹. Pour Charles Illouz, cet auteur « soutient que l'énonciation du mythe offre l'occasion d'une affirmation ou réaffirmation d'avantages politiques dont le caractère impérieux rend insignifiante toute tentative de faire porter l'attention sur les singularités de la fiction ou sur les propriétés stylistiques de l'énoncé » (p. 17). En fait, il ne s'agit pas de nier que les mythes puissent être utilisés dans l'intention d'affermir une position sociale : ils « servent à ce qu'on veut bien qu'ils servent » (p. 22), écrit Illouz qui, pour sa part, se

propose de montrer en quoi ces récits consistent à reformaliser l'histoire par rapport aux règles sociales (pp. 25-26).

- 3 L'analyse d'une centaine de récits permet de dégager un ensemble de représentations, mais aussi et surtout d'éclairer les termes vernaculaires qui constituent l'objet de l'étude. À propos du rapport qu'entretiennent les Maréens avec leur langue, l'auteur écrit : « Pratiquant et renouvelant sans cesse l'exercice solennel ou facétieux de la narration, ils ne se lassent jamais de morceler les mots, de les déconcaténer et de les reconcaténer, de prêter l'oreille aux effets acoustiques et de saisir les opportunités sémantiques auxquelles ils parviennent » (p. 31).
- 4 Rapporté en prologue, le mythe de la Danseuse aveugle sert de fil conducteur. Un couple travaille dans un jardin situé dans le ciel. Le soir, le couple redescend sur terre et la femme prétexte de partir à la pêche pour se rendre sur la plage. Là, après avoir ôté ses yeux, elle arpente de long en large le rivage en dansant, la tête renversée vers les étoiles, pour finalement, lorsque le coq annonce le jour, retourner se coucher auprès de son mari. Les jours et les nuits se répètent à l'identique jusqu'à ce que le mari décide de suivre sa femme... Ce mythe est peu à peu mis en lumière au cours des trois parties que compte cet essai.
- 5 La première partie, « Le lexique mythique », introduit le lecteur aux curieuses relations des termes entre eux. Ainsi, un même mot désigne la terre cultivable et l'épouse venant des maternels : les échanges matrimoniaux sont pensés dans le même registre que l'accès aux jardins. Tel autre mot désigne à la fois les cultures et le soleil : un rapport de causalité et un mythe montrent que le soleil rend les cultures et les relations matrimoniales fertiles. À ces homonymes s'ajoute un jeu d'apophonies entre les mots désignant le coq, l'igname et la conque : et voici que tous ces termes se conjuguent, car, en annonçant le lever du soleil, le chant du coq met en ordre le monde des hommes et des ignames ; la conque, double du coq, est quant à elle plus spécifiquement liée au monde des oiseaux. On apprend encore que les volatiles, dont le coq, sont nommés d'un mot désignant également la chair, cette chair à la fois commune aux frères et aux sœurs classificatoires (interdits de mariage), et convoitée par les affins. Suivant cette logique, le beau-frère est celui qui « pêche à la ligne de traîne » (p. 53), selon une métaphore empruntée à la terminologie de la pêche. Les mythes présentent dès lors l'échange matrimonial des sœurs suivant une « réversibilité des mondes marins et aériens : la chair du volatile est reçue comme du poisson, lequel est cédé comme du volatile » (p. 62). Les trois niveaux ainsi dégagés (aérien, sous-marin et terrestre) sont illustrés par le « mariage du Lézard » (p. 59) ; celui-ci descend du banyan pour s'accoupler au niveau médian avec la femme Oursin remontée du fond de la mer ; de cette union naît l'homme issu de la mue du reptile.
- 6 À partir de cette transposition de l'échange matrimonial dans le monde animal, les mythes spéculent sur les problèmes rencontrés par l'alliance avec la cousine croisée bilatérale pratiquée aux îles Loyauté (p. 65). Par exemple, la circulation des noms entre les oncles maternels et leurs neveux peut conduire à une saturation de l'alliance, laquelle se traduit dans les mythes par la visite inquiétante, par des êtres marins, de la frontière entre la mer et le rivage, limite également fréquentée par la Danseuse aveugle.
- 7 Dans la deuxième partie, l'homme, qui ne vole ni ne nage, transpose l'échange matrimonial de la dimension verticale (à trois niveaux superposés), analysée dans la première partie, à la dimension horizontale. Le déplacement horizontal figure alors

l'échange. L'analyse de plusieurs mythes montre, comme le souligne l'auteur, l'existence d'un « véritable énoncé juridique du contrat matrimonial dans les termes de la marche à pied » (p. 90). Tandis que le mariage se dit littéralement « fouler le sol avec le talon », la conduite de l'épouse à la demeure de l'époux se dit « couper le pied » (p. 105). Le mythe de la Danseuse aveugle revient à nouveau questionner la règle puisqu'elle reste libre et garde ses deux pieds pour arpenter le rivage (p. 125).

- 8 Enfin, la troisième partie, intitulée « Le langage des plantes », examine de façon plus spécifique la manière dont sont forgés les mythes et les métaphores concernant les échanges à partir du vocabulaire quotidien, notamment celui de l'horticulture. Ces discours sont qualifiés de symboliques parce qu'ils ne laissent pas apparaître le cloisonnement des registres signifiants caractéristique des sociétés occidentales contemporaines. Et Charles Illouz de conclure : « Que l'on admette cette intercommunication des registres discursifs – naturels et institutionnels – et le “symbolique” devient singulièrement disert » (p. 135).
- 9 Confronté à la multiplicité des mythes, un des grands mérites de l'ouvrage consiste à mettre en relief la cohérence de leurs correspondances : on voit comment ils se répondent et se complètent à divers niveaux sémantiques, mais aussi parfois à des niveaux phonétiques dissimulés. Outre l'intérêt pour les études strictement mélanésiennes, il fait entrevoir la fabuleuse résonance des signes linguistiques à laquelle les mythes font appel. Stimulant en ce qu'il invite à poser un semblable regard sur d'autres langues, d'autres cultures, ce livre invite aussi à l'humilité face au réseau insoupçonné de significations véhiculées par la langue. Pour faire prendre la mesure de ces jeux linguistiques, l'auteur n'hésite pas à se référer à la poétique de Bachelard et aux « anagrammes » de Saussure. Sans perdre de vue la rigueur nécessaire à l'analyse des mythes, son écriture, ramassée et riche, côtoie la poésie pour laisser entrevoir les arcanes de la pensée maréenne.

NOTES

1. Cf. Alban Bensa, *Chroniques kanak. L'Ethnologie en marche*, Paris, Peuples autochtones et développement/Survival International, 1995 (« Ethnies documents » 18-19) [voir Michel Naepels, « Un chemin de crête », *L'Homme*, 2000, 156 : 259-264] ; « De la micro-histoire vers une anthropologie critique » in *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1996: 33-70 ; Alban Bensa & Jean Claude Rivierre, *Les Chemins de l'Alliance. L'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie*, Paris, SELAF, 1982 (« Langues et cultures du Pacifique ») ; « De l'histoire des mythes. Narrations et polémiques autour du rocher Até (Nouvelle-Calédonie) », *L'Homme*, 1988, 106-107: 263-295.

AUTEUR

DOMINIQUE BRETTEVILLE

EHESS, Paris.